

rencontra ; on lui envoya des baisers, suivant la façon italienne de l'époque, on cria « viva ! » on lui jeta des dragées et des fleurs.

Elle accueillit tout, souriante et gaie, elle rendit les compliments, elle ramassa les bouquets, donna les bonbons à sa suite et passa ainsi deux heures sur le Canal-Grande à se faire adorer, suivre, applaudir.

L'asso enfin, elle donna ordre de la reconduire au palais Dandolo, et dit tout haut : « A ce soir ! » en envoyant à son tour un baiser dans l'espace, et remonta chez elle enivrée, ravie, leste et fringante comme une fiancée de la veille.

— Ah ! murmura-t-elle en se laissant tomber sur son lit de repos, ah ! je n'aurais jamais cru qu'il me restât tant de forces, après tant de souffrances !

L'heure de souper arriva. Aurora n'y descendait jamais. Elle parut, ce soir-là, au moment où l'on allait se mettre à table.

La surprise fut grande : les convives se levèrent, et le comte alla au-devant d'elle.

Sa beauté et sa parure resplendissaient d'un éclat presque aussi brillant que celui de la comtesse. Elle fit un salut charmant et accepta la main que lui présentait son beau-frère.

— Vous êtes étonnées de me voir parmi vous, mesdames ? mais vous le serez bien davantage, dit-elle, quand vous saurez que je suis guérie et que je veux être de tous vos plaisirs.

On s'empresse de la féliciter, madame Dandolo plus volontiers que les autres, et pourtant avec une arrière-pensée de tristesse et de méfiance. Elle comprenait un danger inconnu, un danger d'autant plus difficile à combattre qu'on ne savait où était l'ennemi. Elle se promit cependant de le vaincre, ou au moins de le conjurer par tous les moyens possibles.

A l'heure habituelle, on se rendit à la place Saint-Marc. Le comte s'empara de sa belle-sœur et la promena orgueilleusement dans la foule, où les admirations pour sa beauté retentissaient de toutes parts.

— Vous entendez, ma sœur ? Croyez-vous que nous eussions apprécier les belles femmes aussi bien qu'à Versailles, en Italie ?

— Vous êtes plus que galants ici, vous êtes enthousiastes.

— Et vous, préférez-vous la galanterie ?

— Je préfère l'amour.

— Ma sœur !

— N'êtes-vous pas de mon avis ?

— Nous n'avons pas le droit d'avoir le même à ce sujet.

— Ah ! oui, je comprends : vous, vous pouvez aimer votre femme, ma chère sœur, parce qu'elle est riche et noble, parce que mes parents et les vôtres ont trouvé ce mariage « convenable » La convenance ! ce mot me poursuit même ici, même dans ce pays de folies où le plaisir est, dit-on, la seule règle.

« Mon bon frère, ajouta-t-elle avec une adorable coquetterie, voyons, répondez-moi, vous qui n'êtes point élevé sur les genoux des douairières, vous qui n'avez pas toujours marché dans les parterres alignés de Versailles, ni réglé votre âme sur l'air du menuet, parlez-moi franchement : si ma sœur, au lieu d'être mademoiselle de Sainte-Même, avec une belle fortune et tout ce qui constitue une grande position, eût été une jeune fille pauvre, belle, charmante, qui vous eût adoré et que vous aimassiez comme vous l'aimez, l'eussiez-vous épousée ? eussiez-vous tout risqué, tout perdu pour elle, comme vous le feriez certainement aujourd'hui ? Je parie que vous allez me répondre non, toujours par convenance, mais que votre cœur répondra oui.

— Ma sœur, vous vous trompez, je ne répondrai ni oui ni non, je vous répondrai : Je ne sais pas.

— Comment, vous ne savez pas ?

— Non, je ne sais pas et je ne puis le savoir, car si votre sœur eût été dans les conditions que vous dites, jamais je ne l'aurais aimée assez pour en faire la maîtresse de ma vie. Les affections inégales ne peuvent avoir ni durée, ni puissance : ce sont des caprices, et voilà tout.

— Mon frère, vous avez promis à votre femme de me parler ainsi : c'est une leçon faite, vous ne la pensez pas.

— Ma petite Aurora, je parle ainsi à mon point de vue, à moi, homme. Si je me mettais au vôtre, je vous dirais bien autre chose. Pour une femme de votre naissance, aimer un homme au-dessous de vous, ce n'est plus un caprice, ce n'est plus une folie, c'est un déshonneur.

« Le signor Dandolo donnant son nom à une fille du peuple, en fera toujours une signora Dandolo ; mademoiselle de Sainte-Même échangeant le sien contre celui d'un va-nu-pieds quelconque, deviendra la femme de ce va-nu-pieds, entrera dans sa cassette : au lieu de l'élever j'usqu'à elle, elle descend jusqu'à lui, voilà la différence.

— Et qu'importe ! si je l'aime ?

— L'aimerez-vous toujours ? Son amour vous tiendra-t-il toujours lieu de tout ce que vous perdrez pour lui ? Quand le bandeau sera tombé, et que vous verrez à quel homme vous avez fait ces sacrifices, le désespoir n'entrera-t-il pas dans votre âme ? Aurora, cette conversation est bien grave pour un lieu tel que celui-ci ; mais demain, venez un peu causer avec moi, dans cette tourelle que vous aimez tant, où vous avez entendu de magnifiques fabliaux sur les dames Dandolo du vieux temps : j'espère obtenir votre confiance et vous prouver que vous n'êtes pas dans le vrai, ni de la vie, ni des sentiments.

Le charmant visage d'Aurore exprimait une colère contenue. Elle allait répondre vivement sans doute, lorsqu'un homme de haute taille, masqué jusqu'aux dents, s'approcha du comte et, portant la main à son chapeau, sans l'ôter tout à fait néanmoins, dit d'une voix évidemment contrefaite :

— Serait-il permis d'entretenir un instant la signorina ?

— Avec son consentement, monsieur, sans aucun doute. Si vous n'êtes pas étranger, vous devez savoir que les lois du carnaval autorisent cette liberté. C'est donc à vous, signorina, à prononcer sur la demande de monsieur, et à l'accepter, si elle vous agréée.

Mademoiselle de Sainte-Même, à la voix de l'inconnu, était devenue pâle, puis elle avait rougi, puis elle avait pâli de nouveau, puis elle s'était troublée. Elle répondit avec assez de fermeté, et même une sorte d'enjouement, qu'elle était toute prête à suivre le cavalier sous les arcades de la place.

M. Dandolo lui ramit son bras en s'inclinant ; mais pour être plus certain de ce qui se passerait et pour mieux observer la jeune fille confiée à ses soins, il attacha son masque, orisa son bahuto, et se trouva de la sorte absolument semblable aux autres hommes confondus dans la foule. Il put donc marcher derrière elle sans qu'elle le reconnût et sans qu'elle s'en doutât.

Une circonstance fortuite le frappa et l'inquiéta même : Aurora aussi avait remis son masque. Elle s'appuyait sur son chevalier avec une sorte de nonchalance voluptueuse, qui ressemblait à une intimité tendre ; ils ne se disaient rien, mais ils devaient se comprendre par un langage muet et presque intérieur.

— Quel est cet homme ? se demanda-t-il.

En ce moment, madame Dandolo venait de l'autre côté de la place avec une jeune Milanaise, la marchesa Bresca, dont les aventures avaient un certain retentissement en Italie, mais qu'A-